

OEUVRES
COMPLÈTES
DE MASSILLON.
TOME XIII.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE MASSILLON,
ÉVÊQUE DE CLERMONT.

PENSÉES
SUR DIFFÉRENTS SUJETS DE MORALE ET DE PIÉTÉ,
SUIVIES
DE PLUSIEURS MORCEAUX INÉDITS.

TOME TREIZE.



PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXV.

ÉLOGE

DE

JEAN-BAPTISTE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

JEAN-BAPTISTE MASSILLON naquit à Hières en Provence, en 1663 ¹. Il eut pour père un citoyen pauvre de cette petite ville. L'obscurité de sa naissance, qui ajoute tant à l'éclat de son mérite personnel, doit être le premier trait de son éloge; et l'on peut dire de lui comme de cet illustre Romain qui ne devoit rien à ses aïeux : *Videtur ex se natus, il n'a été fils que de lui-même*. Mais non-seulement son humble origine honore infiniment sa personne; elle honore encore plus le gouvernement éclairé qui est allé le chercher au milieu du peuple pour le placer à la tête d'un des plus grands diocèses du royaume.

Ses humanités finies il, entra dans l'Oratoire à l'âge de dix-sept ans ². Résolu de consacrer ses travaux à l'Église, il choisit les engagements libres que l'on

¹ Le 24 juin, de François Massillon, notaire, et d'Anne Marin.
(Note de l'édition de 1810.)

² Le 10 octobre 1681. Il y étudia en théologie sous le père Quiqueran de Beaujeu, qui a été ensuite évêque de Castres.

(Note de l'édition de 1810.)



contracte dans une congrégation à laquelle le grand Bossuet a donné ce rare éloge, *que tout le monde y obéît sans que personne y commande*. Massillon conserva jusqu'à la fin de sa vie le plus tendre et le plus précieux souvenir des leçons qu'il avoit reçues et des principes qu'il avoit puisés dans cette société, qui s'est fait un nom distingué dans les sciences sacrées et profanes.

Les supérieurs de Massillon jugèrent bientôt, par ses premiers essais, de l'honneur qu'il devoit faire à leur congrégation. Ils le destinèrent à la chaire; mais ce ne fut que par obéissance qu'il consentit à remplir leurs vues; lui seul ne prévoyoit pas la célébrité dont on le flattoit, et dont sa soumission et sa modestie alloient être récompensées. Il est des talents pleins de confiance qui reconnoissent, comme par instinct, l'objet que la nature leur destine, et qui s'en emparent avec vigueur; il en est d'humbles et timides qui ont besoin d'être avertis de leurs forces, et qui, par cette naïve ignorance d'eux-mêmes, n'en sont que plus intéressants, plus dignes qu'on les arrache à leur obscurité modeste pour les présenter à la renommée et leur montrer la gloire qui les attend.

Le jeune Massillon fit d'abord tout ce qu'il put pour se dérober à cette gloire. Déjà il avoit prononcé, par pure obéissance, étant encore en province, les oraisons funèbres de M. de Villeroy, archevêque de Lyon, et de M. de Villars, archevêque de Vienne : ces deux discours, qui n'étoient, à la vérité, que le coup d'essai d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui annonçoit déjà ce qu'il fut depuis, eurent le plus brillant

succès. L'humble orateur, effrayé de sa réputation naissante, et craignant, comme il le disoit, *le démon de l'orgueil*, résolut de lui échapper pour toujours en se vouant à la retraite la plus profonde, et même la plus austère. Il alla s'ensevelir dans l'abbaye de Septfonds, où l'on suit la même règle qu'à la Trappe, et il y prit l'habit ¹. Pendant son noviciat, le cardinal de Noailles adressa à l'abbé de Septfonds, dont il respectoit la vertu, un mandement qu'il venoit de publier. L'abbé, plus religieux qu'éloquent, mais conservant encore, au moins pour sa communauté, quelque reste d'amour-propre, voulut faire au prélat une réponse digne du mandement qu'il avoit reçu. Il en chargea le novice ex-oratorien, et Massillon le servit avec autant de succès que de promptitude. Le cardinal, étonné de recevoir de cette Thébàïde un ouvrage si bien écrit, ne craignit point de blesser la vanité du pieux abbé de Septfonds en lui demandant qui en étoit l'auteur. L'abbé nomma Massillon, et le prélat lui répondit qu'il ne falloit pas qu'un si grand talent, suivant l'expression de l'Écriture, demeurât *caché sous le boisseau*. Il exigea qu'on fît quitter l'habit au jeune novice, lui fit reprendre celui de l'Oratoire, et le plaça dans le séminaire de Saint-Magloire à Paris, en l'exhortant à cultiver l'éloquence de la chaire, et en se chargeant,

¹ En 1696. L'anecdote suivante n'est pas suffisamment prouvée; d'autres prétendent que ce fut le supérieur général de l'Oratoire qui fit sortir Massillon de Septfonds, et le fit venir à Lyon, d'où il fut quelques mois après envoyé à Paris, dans le séminaire de Saint-Magloire.

(Note de l'édition de 1810.)

disoit-il, *de sa fortune*, que les vœux du jeune orateur bornoient à celle des apôtres, c'est-à-dire au nécessaire le plus étroit et à la simplicité la plus exemplaire.

Ses premiers sermons produisirent l'effet que ses supérieurs et le cardinal de Noailles avoient prévu. A peine commença-t-il à se montrer dans les églises de Paris, qu'il effaça presque tous ceux qui brilloient alors dans cette carrière. Il avoit déclaré qu'il *ne prêcherait pas comme eux*, non par un sentiment présomptueux de sa supériorité, mais par l'idée, aussi juste que réfléchie, qu'il s'étoit faite de l'éloquence chrétienne. Il étoit persuadé qu'il faut dans la chaire montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par l'horreur du portrait que pour l'affliger par la ressemblance; et que, s'il est quelquefois utile de l'effrayer et de le troubler, il l'est encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir.

Tel fut le plan que Massillon se proposa, et qu'il remplit en homme qui l'avoit conçu, c'est-à-dire en homme supérieur. Il excelle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer; mais il les développe avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugué moins qu'il

n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence ; simplicité qui, étant réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles ; et ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisoit autant d'amis que d'auditeurs ; il savoit que plus un orateur paroît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs qui, chargés, si on peut s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si futiles de leur vanité. Massillon pensoit au contraire que c'est un plaisir bien vide *d'avoir affaire*, suivant l'expression de Montaigne, *à des gens qui nous admirent toujours et fassent place*, surtout dans ces moments où il est si doux de s'oublier soi-même pour ne s'occuper que des êtres foibles et malheureux qu'on doit instruire et consoler. Il comparoit l'éloquence étudiée des pré-

dicateurs profanes à ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées, et qui, très-agréables à la vue, sont très-nuisibles à la récolte.

On s'étonnoit comment un homme voué par état à la retraite pouvoit connoître assez bien le monde pour faire des peintures si vraies des passions, et surtout de l'amour-propre. *C'est en me sondant moi-même*, disoit-il avec candeur, *que j'ai appris à tracer ces peintures*. Il le prouva d'une manière aussi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ses confrères qui le félicitoit sur le succès de ses sermons. *Le diable*, répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous*.

Massillon tiroit un autre avantage de cette éloquence de l'âme, dont il faisoit un si heureux usage. Comme il parloit la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, tous les états couroient à ses sermons; les incrédules même vouloient l'entendre; ils trouvoient souvent l'instruction où ils n'étoient allés chercher que l'amusement, et revenoient quelquefois convertis, lorsqu'ils n'avoient cru sortir qu'en accordant ou en refusant leurs éloges. C'est que Massillon savoit descendre pour eux au seul langage qu'ils voulussent écouter, à celui d'une philosophie purement humaine en apparence, mais qui, trouvant ouvertes toutes les portes de leur âme, préparoit les voies à l'orateur pour s'approcher d'eux sans efforts et sans résistance, et pour s'en rendre vainqueur avant même de les avoir combattus.

Son action étoit parfaitement assortie au genre d'éloquence qu'il avoit embrassé. Au moment où il entroit en chaire, il paroissoit vivement pénétré des

grandes vérités qu'il alloit dire; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sans mouvements violents, et presque sans gestes, mais, animant tout par une voix touchante et sensible, il répandoit dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçoit; il se faisoit écouter avec ce silence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissements les plus tumultueux. Sur la réputation seule de sa déclamation, le célèbre Baron voulut assister à un de ses discours; et s'adressant, au sortir du sermon, à un ami qui l'accompagnait : *Voilà, dit-il, un orateur, et nous ne sommes que des comédiens.*

Bientôt la cour désira de l'entendre, ou plutôt de le juger. Il parut ¹, sans orgueil comme sans crainte, sur ce grand et dangereux théâtre; son début y fut des plus brillants, et l'exorde du premier discours qu'il y prononça est un des chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne. Louis xiv étoit alors au comble de sa puissance et de sa gloire, vainqueur et admiré de toute l'Europe, adoré de ses sujets, enivré d'encens et rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Écriture qui sembloit le moins fait pour un tel prince : *Bienheureux ceux qui pleurent*, et sut tirer de ce texte un éloge du monarque d'autant plus neuf et plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Évangile même, et tel qu'un apôtre l'auroit pu faire. « Sire, dit-il au roi, si « le monde parloit ici à votre majesté, il ne lui diroit « pas : *Bienheureux ceux qui pleurent*. Heureux, vous « diroit-il, ce prince qui n'a jamais combattu que pour

¹ Dans l'avent de 1699.

« vaincre ; qui a rempli l'univers de son nom ; qui , dans
« le cours d'un règne long et florissant, jouit avec éclat
« de tout ce que les hommes admirent, de la grandeur
« de ses conquêtes, de l'amour de ses peuples, de
« l'estime de ses ennemis, de la sagesse de ses lois...
« Mais, Sire, l'Évangile ne parle pas comme le monde. »

L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il étoit aux Bossuet et aux Bourdaloue, ne l'étoit pas à une éloquence tout à la fois si fine et si noble : aussi excit-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration. Il ne manquoit à ce morceau, pour en rendre l'impression plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui suivirent nos triomphes, et lorsque le monarque, qui pendant cinquante années n'avoit eu que des succès, ne répandoit plus que des larmes. Si jamais Louis XIV a entendu un exorde plus éloquent, c'est peut-être celui d'un religieux missionnaire qui, paroissant pour la première fois devant lui, commença ainsi son discours : *Sire, je ne ferai point de compliment à votre majesté, je n'en ai point trouvé dans l'Évangile.*

La vérité, même lorsqu'elle parle au nom de Dieu, doit se contenter de frapper à la porte des rois, et ne doit jamais la briser. Massillon, persuadé de cette maxime, n'imita point quelques-uns de ses prédécesseurs, qui, soit pour déployer leur zèle, soit pour le faire remarquer, avoient prêché la morale chrétienne dans le séjour du vice avec une dureté capable de la rendre odieuse, et d'exposer la religion au ressentiment de l'autorité orgueilleuse et offensée. Notre orateur fut

toujours ferme, mais toujours respectueux en annonçant à son souverain les volontés de celui qui juge les rois; il remplit la mesure de son ministère, mais il ne la passa jamais; et le monarque, qui auroit pu sortir de sa chapelle mécontent de la liberté de quelques autres prédicateurs, ne sortit jamais des sermons de Massillon qu'*mécontent de lui-même*. C'est ce que le prince eut le courage de dire en propres termes à l'orateur; éloge le plus grand qu'il pût lui donner, mais que tant d'autres, avant et depuis Massillon, n'ont pas même désiré d'obtenir, plus jaloux de renvoyer des juges satisfaits que des pécheurs convertis.

Des succès si multipliés et si éclatants eurent leur effet ordinaire; ils firent à Massillon des ennemis implacables. Il étoit à la vérité membre d'une congrégation dont les opinions étoient alors fort attaquées; plusieurs de ses confrères avoient été, par ce motif, écartés de la chaire de Versailles. Mais les sentiments de Massillon, exposés chaque jour à la critique d'une cour attentive et scrupuleuse, n'offroient pas même le nuage le plus léger aux yeux clairvoyants de la haine; et son orthodoxie étoit irréprochable. Déjà l'Église et la nation le nommoient à l'épiscopat; l'envie, presque toujours aveugle sur ses vrais intérêts, auroit pu, avec une politique plus raffinée, envisager cette dignité comme un honnête moyen d'enfouir les talents de Massillon en le reléguant à cent lieues de Paris et de la cour; elle ne porta pas si loin sa dangereuse pénétration, et ne vit dans l'épiscopat qu'une récompense brillante dont il lui importoit de priver l'orateur qui en étoit

digne. Elle fit pour y réussir un dernier effort, et jouit du triste avantage d'obtenir au moins un succès passager; elle calomnia les mœurs de Massillon, et trouva facilement, suivant l'usage, des oreilles prêtes à l'entendre, et des âmes prêtes à la croire. Le souverain même, tant le mensonge est habile à s'insinuer auprès des monarques les plus justes, fut, sinon convaincu, au moins ébranlé; et ce même prince, qui avoit dit à Massillon ¹ *qu'il vouloit l'entendre tous les deux ans*, sembla craindre de donner à une autre église l'orateur qu'il s'étoit réservé pour lui.

Louis xiv möurut; et le régent, qui honoroit les talents de Massillon, et qui méprisoit ses ennemis, le nomma à l'évêché de Clermont ²; il voulut de plus que la cour l'entendît encore une fois, et l'engagea à prêcher un carême devant le roi, alors âgé de neuf ans.

Ces sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le nom de *Petit Carême*. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Les grands sermons du même orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence; l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible; et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples et touchantes, qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes,

¹ Carême de 1704.

² Le 7 novembre 1717.

en annonçant au jeune prince qui doit régner sur eux tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les yeux des souverains les écueils et les malheurs du rang suprême ; la vérité fuyant les trônes, et se cachant pour les princes mêmes qui la cherchent ; la confiance présomptueuse que peuvent leur inspirer les louanges même les plus justes ; le danger presque égal pour eux de la foiblesse qui n'a point d'avis, et de l'orgueil qui n'écoute que le sien ; le funeste pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir et perdre toute une nation ; la détestable gloire des princes conquérants, si cruellement achetée par tant de sang et tant de larmes ; l'Être suprême enfin, placé entre les rois oppresseurs et les peuples opprimés pour effrayer les rois et venger les peuples. Tel est l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfants destinés à régner, et d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Quelques censeurs sévères ont néanmoins reproché à ces excellents discours un peu d'uniformité et de monotonie. Ils n'offrent guère, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'orateur s'attache et revient toujours, la bienfaisance et la bonté que les grands et les puissants du siècle doivent aux petits et aux foibles, à ces hommes que la nature a créés leurs semblables, que l'humanité leur a donnés pour frères, et que le sort a fait naître malheureux. Mais, sans examiner la justice de ce reproche, cette vérité est si consolante pour tant d'hommes qui gémissent et qui souffrent, si précieuse dans l'institution d'un jeune roi, si nécessaire surtout à faire entendre

aux oreilles des courtisans qui l'environnent, que l'humanité doit bénir l'orateur qui en a plaidé la cause avec tant de persévérance et d'intérêt. Des enfants peuvent-ils se plaindre qu'on parle trop long-temps à leur père du besoin qu'ils ont de lui, et du devoir que la nature lui fait de les aimer ?

La même année où furent prononcés ces discours, Massillon entra dans l'Académie française ¹. L'abbé Fleury, qui le reçut en qualité de directeur, lui donna entre autres éloges, celui d'avoir su se mettre à la portée du jeune roi dans les instructions qu'il lui avoit destinées. *Il semble, lui dit-il, que vous ayez voulu imiter le prophète qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, et ses mains sur les mains de l'enfant, et qui, après l'avoir ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie.*

Ce même discours du directeur offre un second trait aussi édifiant que remarquable. Massillon venoit d'être sacré évêque; aucune place à la cour, aucune affaire, aucun motif enfin, ou, si l'on veut, aucun prétexte ne pouvoit le retenir loin de son troupeau. L'abbé Fleury, observateur inexorable des canons, ne vit, en recevant son nouveau confrère, que les devoirs rigoureux que l'épiscopat lui imposoit; les devoirs de l'académicien disparurent entièrement à ses yeux; loin d'inviter le récipiendaire à l'assiduité, il ne l'exhorta qu'à une absence éternelle; et, ce qui rendoit le conseil plus sévère encore, il le revêtit de la forme obligeante des regrets

¹ Il fut reçu le 23 février 1719, à la place de l'abbé de Louvois.

les plus fortement exprimés : *Nous prévoyons avec douleur*, lui dit-il, *que nous allons vous perdre POUR JAMAIS, et que la loi INDISPENSABLE de la résidence va vous enlever sans retour à nos assemblées; nous ne pouvons plus espérer de vous voir que dans les moments où quelque affaire FACHEUSE vous ARRACHERA MALGRÉ VOUS à votre église.*

Ce conseil fut d'autant plus efficace, que celui qui le recevoit se l'étoit déjà donné lui-même. Il partit pour Clermont, et n'en revint plus que pour des causes indispensables, et par conséquent très-rares. Il donna tous ses soins au peuple heureux que la Providence lui avoit confié. Il ne crut pas que l'épiscopat, qu'il avoit mérité par ses succès dans la chaire, fût pour lui une dispense d'y monter encore, et que, pour avoir été récompensé, il dût cesser d'être utile. Il consacroit avec tendresse à l'instruction des pauvres ces mêmes talents tant de fois accueillis par les grands de la terre, et préféroit aux bruyants éloges des courtisans l'attention simple et recueillie d'un auditoire moins brillant et plus docile. Les plus éloquents peut-être de ses sermons sont les conférences ¹ qu'il faisoit à ses curés. Il leur prêchoit les vertus dont ils trouvoient en lui l'exemple, le désintéressement, la simplicité, l'oubli

¹ L'auteur de l'éloge confond ici les Conférences avec les Discours synodaux, qui effectivement furent prononcés par Massillon, évêque, dans les synodes ou assemblées annuelles des curés de son diocèse. On sait qu'il fit les Conférences pour le séminaire de Saint-Magloire, dans sa jeunesse, lorsqu'il étoit encore oratorien; et ce fut ce qui commença sa réputation. (*Note de l'édition de 1810.*)